



© **Les Éditions du Colporteur**

10 Allée Évariste Galois  
63000 CLERMONT-FERRAND

Mail : [contact@editionsducolporteur.fr](mailto:contact@editionsducolporteur.fr)

[editionsducolporteur.com](http://editionsducolporteur.com)



---

ISBN : 978-2-488726-00-9

Photo de couverture (retouchée numériquement) : Maquisards près de Venelles à Sainte-Victoire, 1944 (Réf - 15-510227) / Julia Pirotte / RMN-Grand Palais / © Paris - Musée de l'Armée.

Relecture et correction : Sébastien Massoulié.

Mise en page : Clémence Massoulié.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Didier **PAGÈS**

**C'ÉTAIT DONC ÇA ?  
LA GUERRE ?**

*À toutes celles et tous ceux qui,  
un jour, m'ont fait lire.*

1  
**Clermont-Ferrand,  
février 1943**

**J**ulienne remontait chez elle. Le froid lui brûlait légèrement les joues, mais il pouvait aussi bien s'agir du soleil, elle n'arrivait pas vraiment à savoir. À chaque respiration, un petit nuage de givre troublait sa vue pendant quelques secondes. Elle réchauffait ses mains dans les poches de son manteau, en tournant et retournant les deux oranges que lui avait données Mme Bouffet. C'était ainsi qu'elle lui souhaitait la Sainte-Julienne, mais avec une bonne semaine de retard.

— Elle est quand même bien gentille, cette Mme Bouffet, se disait Julienne en pressant le pas pour arriver avant midi et demi, l'heure à laquelle sa mère mettait la table.

On était samedi et Julienne s'était levée comme pour un jour d'école. Depuis début décembre, le samedi sans école avait remplacé le jeudi dans la semaine scolaire, pour économiser un peu de chauffage. De toute façon, on arrêta le chauffage le 1<sup>er</sup> mars et l'emploi du temps ordinaire serait rétabli la semaine suivante. Or, ce jour-là, Julienne était allée chez les Bouffet aider au ménage, comme elle le faisait auparavant un jeudi matin sur deux. S'y rendre chaque semaine lui aurait permis de gagner un peu plus d'argent, mais cela aurait pu se remarquer dans le voisinage. Son père répétait souvent qu'en ces temps difficiles, mieux valait se montrer prudent et discret, d'autant plus que le travail des enfants était strictement interdit.

Julienne appréciait ces moments chez les Bouffet, surtout quand M. Bouffet était là, ou qu'il rentrait tôt dans la matinée, après avoir passé une partie de la nuit à l'usine. M. Bouffet aimait bien rire, même s'il était très instruit et toujours habillé en costume. Quand il la voyait, sa première phrase était toujours la même :

— Alors, comment ça va, l'école ?

Julienne, toujours franche, répondait que tout allait bien. Toutefois, ces derniers temps, elle disait avoir un petit peu peur, car, à la fin de l'année scolaire, il y avait le certificat.

— S'il est maintenu.

— Bien sûr qu'il sera maintenu... Et tu seras même reçue première du canton !

Il lui faisait signe de poser le balai ou tout autre instrument qu'elle utilisait pour obéir aux consignes de Mme Bouffet, puis tous deux s'asseyaient dans la cuisine. M. Bouffet réchauffait le café et le versait dans deux bols, ajoutant un peu de lait, tout en récitant sa recette : « Orge grillée, malt torréfié, glands doux, graines de tomate, graines de lupin bleu, chicorée, racines de choux, pépins de poire... ».

Là, il sortait de son vieux cartable en cuir une feuille de papier, passait un crayon à Julienne et improvisait un énoncé de problème qu'il lui dictait, comme s'il avait affaire à une secrétaire de l'usine. Partie pour passer le balai, plier du linge, repasser des chemises ou, parfois même, astiquer des parquets, Julienne se retrouvait à résoudre des problèmes ferroviaires : des trains qui se croisaient et s'arrêtaient en cours de route. On avait également des baignoires remplies en hectolitres et qui fuyaient en litres. Cela était follement amusant et M. Bouffet trouvait toujours une petite astuce supplémentaire, ce qui rendait l'exercice encore plus difficile. Ces fantaisies permettaient à Julienne de conforter ses connaissances et de rester tête de classe à la fin de chaque trimestre, comme elle le faisait depuis son entrée à l'école élémentaire.

Aujourd'hui, le 27 février, M. Bouffet n'était pas présent. Pendant qu'elle repassait le linge de la famille, elle avait entendu Mme Bouffet dire à la voisine qu'il ne rentrerait de Lyon que demain soir. Julienne pensait que M. Bouffet devait être quelqu'un de très important, puisqu'il prenait le train pour se rendre de Clermont-Ferrand à Lyon, et parfois même jusqu'à Paris. La taille de sa demeure donnait

déjà une indication : elle était alignée avec d'autres, toutes aussi grandes et dotées de vastes jardins, sur une butte qui dominait de loin la voie ferrée. La fumée des locomotives s'estompait dans les arbres des jardins, sous les maisons qui semblaient surveiller la ville. Ces habitations étaient les premières construites au-delà de la ligne de chemin de fer, qui formait une ceinture descendant de Paris et longeant Clermont-Ferrand par l'est et le sud, avant de se perdre entre les puys. Les voisins étaient médecins ou chirurgiens et travaillaient à la clinique Michelin, bâtie dix ans plus tôt, juste derrière ces belles demeures. Parmi ces propriétaires, quelques figures importantes de Michelin ou d'autres usines de la Clermont-Ferrand vivaient là, dans un confort réel, mais sans ostentation.

Dans la famille, quand on parlait des Bouffet, la mère de Julienne ne manquait jamais de rappeler avec respect que monsieur avait été élève avec Édouard Daladier dans la khâgne d'Édouard Herriot, au lycée Ampère à Lyon. Elle prononçait ces noms comme si, en les connaissant, elle gagnait elle aussi en importance. Julienne, elle, ne comprenait pas très bien le sens de ce mot «cagne» et se doutait que sa mère n'en savait pas beaucoup plus. Mais, à force d'en entendre parler, elle avait fini par comprendre qu'il s'agissait d'un niveau supérieur au baccalauréat, bien au-dessus du certificat d'études qui, pour l'heure, la préoccupait.

Ayant atteint à pied le sommet de la côte d'Aubière — on l'appelait ainsi parce que, si l'on continuait tout droit, la route menait à cette commune de vigneron, déjà éloignée de la cité clermontoise —, Julienne prit à droite. C'est alors qu'elle pénétra dans le quartier situé en lisière de la ville, où l'on vivait un peu comme à la campagne. Elle passa bientôt devant l'école, celle où, après une année en maternelle, elle avait appris à lire. C'est là qu'elle avait connu Marie Bouffet, qui poursuivait désormais sa scolarité en ville, dans les petites classes du lycée Jeanne d'Arc.

En décembre, les élèves avaient dû quitter l'école du quartier Saint-Jacques. Les troupes allemandes avaient transformé ce bâtiment en caserne ou en une sorte de poste de police militaire lorsqu'elles avaient envahi la zone « nono ». C'est ainsi que Gustave, le père de Julienne, décrivait la zone non occupée dans ses conversations à la maison avec ses amis ou ses fils aînés. Les Allemands s'étaient en effet installés à Clermont-Ferrand dès le matin du 11 novembre 1942.

Julienne aperçut de loin un rassemblement inhabituel devant le mur adjacent à l'entrée principale de ce qui restait pour elle l'école. Elle marchait toujours de l'autre côté de la rue, comme on lui avait répété à la maison, afin d'éviter toute conversation avec les soldats. En s'approchant, elle reconnut des jeunes du quartier, des camarades à ses frères, ainsi que quelques mères de famille qui revenaient des courses, le cabas à la main. Chacune avait pris soin d'emballer ses achats, pour ne rien laisser voir. Une affiche était collée sur le mur. En passant près du groupe, où les échanges semblaient animés, elle prit le temps de ne lire qu'un seul mot écrit en lettres capitales : « RECENSEMENT ». En dessous figuraient quelques dates, auxquelles elle ne prêta pas vraiment attention, et qu'elle oublia aussitôt en reprenant son pas pressé.

Arrivée à la maison, elle fut surprise de trouver sa mère en train de disposer méticuleusement des tranches de pommes sur un fond de tarte plutôt fin. Aussitôt, la date du 27 février lui revint en mémoire : l'anniversaire de son frère. Paul fêtait ses vingt-trois ans, et sa mère lui préparait une délicieuse surprise pour son retour du travail. Elle avait oublié, absorbée par ses pensées. Pourtant, elle se faisait fort de connaître les dates et lieux de naissance de toute la famille. Elle lui offrirait une des deux oranges de la famille Bouffet. L'autre, elle la partagerait avec tout le monde, même si cela ne représentait pas une grande quantité, étant donné leur nombre : trois frères, deux sœurs et le ventre de leur mère, qui semblait bien arrondi... Mais celui qui s'y trouvait, pensa-t-elle, n'avait pas encore besoin de quartiers d'orange.

**Quartier Saint-Jacques,  
27 février 1943**

**L**a petite remorque accrochée au vélo faisait son poids, et Gustave se dressait sur ses pédales au moment d'attaquer cette satanée côte d'Aubière. Malgré le froid, il sentait la sueur qui commençait à lui envahir le bas du dos. Il savait qu'il arriverait avant le couvre-feu, mais il n'ignorait pas que les « chiens à chaîne » — on désignait ainsi les gendarmes allemands qui portaient autour du cou un hausse-col : une plaque métallique maintenue par une chaîne — pouvaient patrouiller dans le quartier dès l'obscurité venue. Et en ce soir d'hiver, la nuit tombait tôt.

Gustave les avait aperçus d'assez loin. Ils étaient deux, plantés sous le seul réverbère du secteur. En général, l'un était un petit gradé, l'autre, un simple feldgendarme, ce que confirmait la plaque qui brillait à son col. Pas question de les éviter en prenant une autre rue, ils l'avaient vu !

Le décor était alors en place pour Gustave, qui n'avait plus qu'à incarner parfaitement le rôle du gars qui avait trop bu et qui rentrait chez lui. Cette composition n'avait rien de trop difficile pour cet habitué des bonnes cuites, en particulier les jours de paye, mais c'était tout de même une composition. Il voulait par-dessus tout éloigner ces contrôleurs de la luzerne qu'il transportait.

Gustave descendit de son vélo quand le premier leva la main pour l'arrêter. Il parcourut les quinze mètres qui les séparaient encore d'un pas à peine chancelant. Il devait planter le personnage sans en faire trop. Les deux Allemands se regardèrent, amusés.

— Papiers, s'il vous plaît ! prononça le gradé avec un fort accent, mais en bon français.

Gustave appuya son vélo contre sa cuisse droite et cher-

cha son portefeuille dans la poche intérieure gauche de son manteau. Le maroquin lui échappa des mains et son contenu se répandit près de la roue avant du vélo. L'un des deux Allemands se pencha aussitôt pour tout ramasser et remit les papiers à son supérieur, un homme un peu plus âgé et beaucoup plus grand.

— Vous êtes M. Vialate Gustave ? demanda le gradé, en insistant sur le «e» final du nom et du prénom.

— Ah non, Vi-a-la, le «t» ne se prononce pas... Gustave, c'est bien ça, répondit-il poliment avec un léger sourire, tout en restant sérieux et courtois.

— C'est curieux, chez les Français, cette manie qu'ils ont de mettre à la fin des mots des lettres qu'ils ne prononcent pas.

Et il traduisit sa remarque en allemand à son jeune collègue amusé, tout en rendant à Gustave sa carte d'identité.

Le ton semblait détendu. Gustave se dit alors qu'ils avaient mordu à l'hameçon du gars au coup de trop.

— C'est votre famille, là ?

— Oui, ma femme et moi. Et, montrant du doigt la photo, voici mes trois filles, Irène, Julienne, la plus jeune, Victorine, qui aura bientôt sept ans, et mon fils, Daniel, âgé de treize ans.

Gustave, désormais en confiance, fit un geste de la main en direction de son ventre et ajouta :

— Ma femme attend le cinquième pour la fin du printemps, si tout va bien !

— Bravo ! Et c'est vous, là ?

Le gradé tenait entre les doigts l'arme absolue de Gustave : une photo de ce dernier en uniforme de police devant la tour Eiffel.

— Oui, c'était en 32, j'étais policier à Paris... Vous qui parlez si bien le français, vous devez connaître Paris, non ?

— Oui, j'y ai étudié pendant un an...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Son collègue lui tendit un papier qu'il venait de découvrir, soigneusement en-

roulé et inséré dans le guidon du vélo, à droite. Le sourire disparut du visage des deux Allemands. Gustave, la main devant la bouche, se trouvait honteux et confus, adoptant l'attitude du gars qui venait d'en faire une.

Le gradé déroula le papier en fixant Gustave dans les yeux. Lui, sans soutenir ce regard, oscillait entre un air embêté et une légère envie de rire. Avant que l'Allemand n'ait eu le temps de traduire le contenu pour son subordonné, Gustave, qui ne changeait pas d'attitude et se balançait légèrement d'une jambe sur l'autre, lança :

— C'est ma femme ! C'est la liste des courses : rutabagas, choux-raves, chicorée.

— Plein de baisers ! ajouta le gradé allemand en riant, avant de lui rendre sa liste signée d'un mot doux, ainsi que ses photos et son portefeuille. Allez, dépêchez-vous de rentrer, M. Vi-a-la... Madame va gronder !

— Oui, oui, merci. Allez, bonsoir, messieurs !

Gustave ne dirait rien à Éva, comme à son habitude.

Il s'éloigna de ses nouveaux amis, en tournant au coin de la rue, à l'angle du terrain de basketball.

Il brûlait d'impatience de raconter la scène à ses vrais copains, le lendemain, un dimanche, à la Brasserie des Sports.

— Bien joué ! se dit-il à mi-voix, content de lui.

La luzerne était sauve.

Sur les cent derniers mètres qui le séparaient de la maison, l'inquiétude du matin revint le tourmenter. Gustave avait vu l'affiche et en avait entendu parler à la mairie. Il avait compris que l'ordre de réquisition pour le STO visait tous les jeunes nés entre le 1<sup>er</sup> janvier 1920 et le 21 décembre 1922. Il n'y avait aucune échappatoire possible. On ne parlait même plus de libérer des prisonniers contre cette main-d'œuvre. Toutefois, il était inconcevable pour lui que ses deux aînés fabriquent des bombes en Allemagne qui finiraient par s'abattre sur leur quartier.

Gustave était tenté de croire qu'on avait décidé de cela juste pour l'emmerder, lui, ainsi que ses deux fils, absents

de la photographie que les deux Allemands avaient vue. Avant de rentrer chez lui, il se dirigea vers la tonne, fouilla sur la vieille table dans la pénombre et trouva son briquet, celui qu'un voisin avait fabriqué dans les tranchées à partir d'une cartouche. Il avait juré de garder ce cadeau jusqu'à la fin de la guerre. Il pourrait ainsi fumer à nouveau sans priver sa famille.

Gustave alluma la bougie fixée sur une lauze posée sur la table. À sa lueur, il distribua la luzerne dans les trois clapiers où les lapins se mirent aussitôt à l'ouvrage. Il récupéra sous l'herbe restante les aliments emballés dans du papier, des pommes de terre, du lard, des œufs et du boudin. Il les rangea ensuite dans une caisse qu'il couvrit de vieux journaux empilés au fond de la remorque. Et enfin, il s'empara de la grande enveloppe toujours cachée là et la glissa délicatement sous le clapier du milieu.

Gustave devait juste attendre le passage du père Michel. Celui-ci, comme à son habitude, descendrait de Durtol, le premier dimanche du mois, en fin de matinée ou en fin d'après-midi, ce qui était plus rare, au volant de sa Juva-quatre. L'arrivée de cette voiture bleu horizon, de la couleur des capotes des soldats de la Grande Guerre, faisait invariablement dire à Daniel, le plus jeune fils de la maison :

— Tiens, voilà le poilu !

Daniel n'avait pas besoin que le père Michel ait participé à cette guerre pour lancer sa plaisanterie. La couleur de sa voiture suffisait.

L'enveloppe serait dissimulée dans la pile de linge repassée par Éva pour ce visiteur du dimanche. Gustave voulait que personne ne le voie dans ses petites affaires, de sorte que sa femme ne soit au courant de rien. Éva lui disait souvent :

— J'espère que tu ne fais pas de la résistance !

Elle évitait néanmoins de lui poser trop de questions sur ses journées et ses occupations en dehors de son travail à la mairie.

Gustave rangea le vélo et la remorque et saisit son cageot en se répétant :

— C'est sûr, demain, je les mets dehors !

En prononçant ce «demain», il se souvint tout à coup que c'était l'anniversaire de son fils Paul. Il ferma du pied la porte de cette cabane en planches, semblable à celles de toutes les maisons du quartier. Il franchit les quatre marches et entra dans la grande pièce du bas en souriant à tous. Levant devant lui son cageot, il annonça en lançant un coup d'œil en direction de son fils aîné :

— Bon anniversaire ! Mais, ce soir, on mangera bien !

Personne ne comprit vraiment ce «mais».

Julienne montra à son père les deux oranges offertes par Mme Bouffet. Elle se hâta de lui raconter son samedi, désireuse d'être la première à l'assaillir des récits du jour. Toutefois, elle fut rapidement interrompue par ce père amusé et déjà content de sa plaisanterie :

— Assez parlé de «Bouffet». Restons polis ! Passons à table et mangeons !

Seule Victorine ne s'associa pas à l'éclat de rire général. Or, comme le moment se voulait joyeux, elle consentit à afficher son plus beau sourire, laissant apparaître qu'une dent était récemment tombée.

— Chut, doucement ! coupa Éva, toujours soucieuse de ne pas se faire remarquer par le voisinage.

Quand le boudin fut cuit juste comme il faut, celle qui avait vu le jour le 3 mai 1936, le soir même de la victoire de la gauche, et qui avait donc failli s'appeler Victoire — l'enthousiasme paternel pour le Front populaire aidant — dormait déjà profondément sur le coin de la table. On lui garderait un morceau de tarte aux pommes pour le petit-déjeuner.

Julienne, quant à elle, décida de mettre de côté les oranges pour ne les proposer que le lendemain.

3  
**Quartier Saint-Jacques,  
28 février 1943**

**É**va réveilla ses deux grands plus tôt que d'habitude. Chez les Vialat, on ne se levait jamais tard, on tenait cela de la campagne, celle de Lozère. La famille vivait pourtant à Clermont-Ferrand depuis 1934, après avoir passé le début des années trente à Paris, où était née Julienne, la seule enfant parisienne de la fratrie. Il y avait toujours quelque chose à faire, et il était inconcevable de rester au lit, même un dimanche.

Éva allait à la messe un dimanche sur deux, mais celui-là était un dimanche sans. Gustave, lui, s'était passé de grandes brassées d'eau froide sur le torse et le visage. Demain soir, il se rendrait aux bains-douches du centre-ville, derrière le lycée où le rejoindraient Paul et Georges, du moins si tout allait bien, car on ne pouvait choisir ni le lieu ni le jour : les Allemands avaient aussi réquisitionné les douches publiques attenantes à l'école du quartier.

Les deux garçons imitèrent la toilette sommaire de leur père pendant qu'Éva servait l'ersatz de café. Pour elle, la toilette, c'était plus tard, quand tout le monde serait parti et qu'elle se retrouverait seule avec Victorine. Elles auraient alors pour elles deux le seul point d'eau de la maison, c'est-à-dire l'évier de la cuisine. Dans le grand baquet en tôle, Éva pourrait ainsi verser un peu d'eau chauffée sur le poêle.

— Ce coup-là, c'est pour de bon... Ils ne veulent pas de volontaires, ils veulent vraiment vous embarquer pour travailler en Allemagne.

— Le fils Bulon, qui est parti l'été dernier, il a donné de ses nouvelles à ses parents, il travaille dans une ferme... En Bavière, je crois, précisa Éva, dont les traits trahissaient une inquiétude qui l'avait visiblement privée de sommeil.

De ses mains, elle faisait signe de parler bas pour ne pas réveiller toute la maisonnée trop tôt. Mais déjà, Daniel, qui s'intéressait à la chose et n'entendait pas être tenu à l'écart de ces conversations secrètes, arriva dans la cuisine. Il enfila un pull par-dessus son pyjama, prit un bol dans le buffet, puis s'assit à un coin de la table.

— Là, les Boches ont vraiment besoin de monde, surtout dans les usines. Ils envoient tous les jours de nouveaux soldats se faire tuer chez les Russes. Alors, Pétain et Laval ne vous feront pas de proposition... Ils vous emmèneront de force, s'il le faut ! s'écria Gustave, qui savait que ses paroles n'apaiseraient personne.

Georges, jamais avare d'une plaisanterie, même dans les moments les plus tendus, crut bon d'ajouter :

— Pétain pète un coup !

Sans sourire, Paul reprit le fil de la conversation avec son père :

— Des copains en parlaient hier matin au boulot. Il paraît que le mois dernier, toute la population de Montluçon a manifesté à la gare et sur les voies pour empêcher le train de partir.

— Certains ont même réussi à se tirer dans les bois sans se faire prendre, compléta Daniel, heureux d'apporter sa contribution à la chose sérieuse à laquelle il s'était invité.

— Bon, on y verra plus clair demain soir. J'essaie de me renseigner... Les garçons, demain, à un moment de la journée, vous irez place Delille. Le recrutement se fait à l'Office du Placement allemand... Inutile de camper devant, n'allez pas vous faire embarquer ! Vous regardez ce qui se passe et vous laissez traîner vos oreilles... Ne remplissez aucun papier, ne signez rien, même si on vous propose des ronds ! On se retrouve vers six heures et demie aux bains-douches.

Gustave, le regard tourné vers Éva et Daniel, ajouta sur le ton ferme de l'évidence :

— Et pas un mot aux petites !

Tous terminèrent leur bol. La séance était levée.

**Quartier Saint-Jacques,  
28 février 1943**

**L**e repas du dimanche touchait à sa fin. On avait passé beaucoup de temps à causer autour d'un lapin, qui, la veille au soir, avait connu sa dernière fournée de luzerne. Pour terminer, le partage des oranges avait comblé Julienne et permis à Éva de souligner une fois de plus la gentillesse des Bouffet. Les plus jeunes étaient partis rejoindre les autres mômes du voisinage. Daniel était parti retrouver son copain Rémi, le lance-pierre autour du cou, déclarant que les merles et les moineaux allaient être à la noce.

À la maison, la discussion avait repris à propos de cet inévitable départ. Éva, assise à table, voulait croire que rien n'était imminent. Il valait mieux attendre et voir venir pour apprécier la situation. Par égard pour sa femme, Gustave ne tranchait pas, mais ses remarques laissaient entendre qu'il allait falloir faire vite.

— La préfecture va demander aux mairies d'établir des listes. Elle a prévu de convoquer tout le monde par courrier et va vous demander de venir le plus rapidement possible... À attendre cette convocation, vous risquez de vous faire coincer.

La Lozère s'imposait comme la solution, la terre promise.

Paul et Georges devaient ainsi se rendre dans ce pays d'herbe et de roches, enneigé cinq longs mois de l'année, sur le plateau de l'Aubrac d'où coulent le Bès et la Rimeize.

Gustave, pas plus que ses deux fils, ne parlait de combattre les Allemands. Personne ne voulait inquiéter davantage Éva. C'était surtout pour échapper au STO et se cacher. Quoi de mieux, en ces temps difficiles, que d'aller dans la famille éloignée de l'Aubrac ?

— C'est pas tout plat, mais à vélo, on doit pouvoir y être en trois jours... Surtout si je suis obligé de t'attendre, lança Paul à son frère.

— Oui, faut que vous restiez tous les deux, vous serez mieux comme ça, ajouta Éva.

— Non, non, les vélos restent ici ! Parce que, si vous restez sur la route avec, vous êtes cuits... Va falloir marcher, être discrets, coucher dans des granges, arriver dans les villages le soir, et se sauver vite fait le matin, expliqua Gustave, calmement, mais avec fermeté. Vous ferez ça par étapes...

— Comme le Tour de France ! T'as l'air de bien connaître l'affaire, tu devrais y aller à ma place, rétorqua Georges à son père en se marrant. Non ? Ça va, j'ai compris... Aux chantiers de jeunesse, ils m'ont même appris à marcher. Mais bon, on va pas se faire l'Aubrac au pas de course non plus...

— Deuxième chose : vous partez ensemble, mais il faudra vous séparer.

— Non ! sursauta Éva.

— Et si ! rétorqua Gustave en lui couvrant affectueusement la main, posée à plat sur la table. Tous les réfractaires risquent d'être recherchés. Laval et ses collabos ont inventé la Milice pour ça. Ce machin est composé de tous ceux qui sont prêts à dénoncer les Juifs, les gaullistes et les cocos. Ce ne sont que des abrutis et des ratés qui veulent faire payer à tout le monde leur propre bêtise...

— Des escargots en quelque sorte, coupa Georges, impatient qu'on l'interroge sur sa remarque... Ben oui, c'est des gars qui bavent et qui n'ont pas de couilles !

Tout le monde était sur le point de rire autour de la table. Cependant, la grimace de mécontentement d'Éva, accompagnée d'un mouvement d'épaule, suffit à maintenir le calme et la gravité de la discussion. Ses yeux brillaient, mais on avait tout de même envie de rire.

Chacun trouvait que Georges s'y entendait pour détendre l'atmosphère, même Éva, un peu.

— Ces escargots-là, s'ils te chopent, ils te casseront les dents, reprit Gustave. Si tu ne leur dis rien, ils brûleront ton frère devant toi avec leurs mégots. C'est pour ça qu'il est important que vous ne restiez pas ensemble. Séparés, vous ne pourrez rien raconter l'un sur l'autre.

— D'accord, c'est compris, répondit Paul à son père. Mais mon vélo, il devient quoi ? J'ai mis toutes mes économies pour l'entretenir. Si je ne suis pas là, Daniel est capable de le vendre !

— Non, il ne vendra rien du tout... Mais il est certain qu'on ne peut pas garder un vélo de compétition dans la tonne... On n'a personne à mettre dessus, si jamais on est fouillé.

— J'ai peut-être une idée, intervint Éva. On pourrait demander à M. et Mme Bouffet de le garder, leur maison est grande... Ils ont une cave, un garage, un grenier... Je devrais les croiser dimanche prochain à la messe. Ils sont toujours prêts à rendre service.

— Oui, ils devraient accepter... Lui, c'est un catholique très nationaliste. Je crois bien qu'il a traficoté avec les Croix-de-Feu en 34, mais il déteste les Allemands.

— Donc, il est suffisamment nationaliste pour cacher un vélo, conclut Paul en souriant en direction de sa mère, toujours attentive à ce qu'on ne dise pas un mot de travers sur la famille Bouffet.

— Moi, je vous aiderai à faire vos musettes. J'imagine que vous n'allez pas prendre de valises... Je vais reprendre des chaussettes en laine. J'ai pu récupérer une pelote à l'usine, ce sera du rouge. Ça vous ira, messieurs ? demanda Irène, en se moquant affectueusement de ses grands frères et de leur évidente incapacité à raccommo-der une chaussette.

Éva proposa un dernier café. Elle continuait à nommer «café», ce qui, en réalité, en était assez loin, mais Julienne lui avait fait part de la recette de M. Bouffet. Éva en était plutôt satisfaite, même si elle peinait à rassembler tous les ingrédients et devait souvent insister auprès de Daniel pour

qu'il aille chercher des glands au pied des gros chênes bordant la châtaigneraie. Mais, ce dimanche-là, ils acceptèrent tous de jouer à «prendre un vrai café». Ensuite, chacun reprit le cours de son existence.

Éva retrouva Victorine dans la cour pour donner à manger aux quatre poules.

Gustave enfila son manteau, attrapa sa casquette, et demanda à ses fils s'ils voulaient venir voir le match de football avec lui. Le Stade clermontois, qu'on appelait simplement «le Stade», affrontait Sète. Ensuite, ils iraient boire un coup à la Brasserie des Sports, referaient le match, et, s'ils étaient en bonne compagnie, ils diraient du mal des Allemands et de Vichy. Paul, le plus mordu de football — bien qu'il soit aussi cycliste et basketteur dans l'équipe du quartier avec son frère — décida d'accompagner son père.

Georges aida Irène à débarrasser la table. Il remplit d'eau un fait-tout, le posa sur le poêle en prévision de la vaisselle, puis sortit rejoindre la tonne, adossée à la maison.

Dans ces quelques mètres carrés construits en planches étaient rangés, en plus du reste, la remorque et les trois vélos, dont le magnifique vélo rouge de Paul, soigneusement recouvert d'une vieille couverture. Là, il y avait des outils de jardinage, des cannes à pêche en bambou suspendues horizontalement au-dessus de la porte, une vieille table et quelques outils contre le mur.

Une petite caisse en bois, remplie de matériel de pêche, se tenait sur les clapiers. Georges la saisit et la déposa sur la petite table bancale.

Il fouilla dans un tas d'objets divers, qui, selon l'opinion de chacun, pouvaient toujours servir. Finalement, il trouva deux petites boîtes métalliques de pastilles contre la toux, cachées dans un coin.

Sur un cageot, il coupa, à l'aide de son couteau, deux planchettes larges de quelques centimètres, pas plus longues que les boîtes. Il les enveloppa ensuite de fil de pêche, utilisant environ vingt mètres par bobine. Dans chacune

des boîtes, il ajouta un bouchon en liège sur lequel il fixa une douzaine d'hameçons de différentes tailles. Et enfin, il déposa plusieurs dizaines de plombs de diverses grosseurs dans un petit morceau de papier journal afin de compléter l'assemblage d'une ligne de pêche.

— On peut pas amener les cannes avec nous... C'est pas les congés payés, se disait Georges.

Il ferma solidement les deux boîtes avec une bande de caoutchouc découpée dans une vieille chambre à air.

Quand la tonne fut remise en ordre, il alla les ranger dans l'armoire de sa chambre, celle qu'il partageait avec ses deux frères.

Irène était assise dans la grande pièce, déjà en train de reprendre les chaussettes.

— Merci, petite sœur, lui chuchota Georges à l'oreille, en redescendant de sa chambre, son ballon sous le bras. Si on me cherche, je suis au terrain de basket. Je vais voir si des copains sont là pour faire quelques paniers.